



**HAL**  
open science

# Déconstruire la francophonie à l'aune de la diversité culturelle: l'apport de la pensée de Jacques Derrida

Hervé Odoua

► **To cite this version:**

Hervé Odoua. Déconstruire la francophonie à l'aune de la diversité culturelle: l'apport de la pensée de Jacques Derrida. Questionner la diversité culturelle. Une mondialisation sous influences, 1, L'Harmattan, pp.75-86, 2023. hal-04254134

**HAL Id: hal-04254134**

**<https://hal.science/hal-04254134v1>**

Submitted on 23 Oct 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

# Déconstruire la francophonie à l'aune de la diversité culturelle : l'apport de la pensée de Jacques Derrida

Hervé Odoua

École normale supérieure de Bertoua, Cameroun

## Introduction

La question de la francophonie fait toujours débat aujourd'hui. Tant sur le plan académique que culturel, politique et géopolitique. Depuis la tenue des *États généraux de la francophonie* en décembre 1989, la littérature française a cédé la place aux littératures francophones. À quoi renvoie cette expression ? Contre l'archétype d'un modèle français imposé par le centre à la périphérie, le vocable « littératures francophones » renvoie à une diversité de langues littéraires. C'est cette pluralité que cherchent à promouvoir les auteurs qui prônent une déconstruction de la francophonie « classique ». Un penseur comme Jacques Derrida ambitionne de remettre en question le français dans son principe d'identité. L'auteur de *L'Écriture et de la différence* déconstruit ainsi le projet de la langue française érigée en absolu.

C'est dans *Le Monolinguisme de l'autre ou la prothèse d'origine* que Derrida consacre ses écrits à la problématique de la langue à travers quelques formulations abruptes qui condensent sa pensée : « *Je n'ai qu'une langue, et ce n'est pas la mienne* » ; « *On ne parle jamais qu'une seule langue* » ; « *On ne parle jamais une seule langue* »<sup>1</sup>. Cette dissémination linguistique impose une multiplicité qui donne corps à des littératures hybrides et métissées et remet en cause la logique logocentriste. Précisons que le logocentrisme est la tendance d'un discours à se replier sur la propre logique de son langage et à le considérer comme unique référence. Longtemps caractéristique d'un Occident sûr de lui et dominateur, le logocentrisme empêche de comprendre ce que les autres peuples peuvent exprimer. Il est donc question pour Derrida de déconstruire cette rationalité. Il propose alors de « *tuer le père grec qui nous tient encore sous sa loi. (...) Mais ce qu'un Grec, ici, n'a pas pu faire,*

---

1 – Jacques DERRIDA, *Le Monolinguisme de l'autre ou la prothèse d'origine*, Galilée, Paris, Galilée, 1996. p. 21.

*un non Grec le réussira-t-il autrement qu'en se déguisant en Grec, en parlant Grec, en feignant de parler grec pour approcher le roi ? »<sup>2</sup>.*

Il est donc question de rompre avec les oppositions binaires. Le rapport de la métaphysique à son Autre ne peut s'effectuer de manière opposée<sup>3</sup>. Il ne peut que se faire qu'à travers « *l'ouverture elle-même, l'ouverture de l'ouverture, celle qui ne se laisse enfermer dans aucune catégorie ou totalité [...]* »<sup>4</sup>. C'est vers un pluralisme qui ne se fusionne pas au centre que converge Derrida. D'où sa préoccupation de faire sortir la langue française de la gangue coloniale francophone et de son corolaire : le discours de la pureté et de l'authenticité linguistique. Cela lui permettra de dégager la « prothèse d'origine »<sup>5</sup> Dès lors, la déconstruction de la pureté de la francophonie ne donne-t-elle pas à l'universel linguistique toute sa légitimité ? Celle-ci n'ouvre-t-elle pas la voie à toutes les expressions de langue française, hors de la France ? Dans une approche du structuralisme génétique, nous essayons d'apporter des réponses à ces interrogations.

## **Jacques Derrida et la déconstruction de la francophonie : « plus d'une langue » !**

La quête de l'identité fait de la langue française un bien à protéger. C'est précisément contre cette conception protectionniste que s'inscrit Derrida. *Le Monolinguisme de l'autre* se présente en effet comme une critique du nationalisme linguistique. Il s'agit pour lui de déconstruire l'identité linguistique fondé sur le sentiment d'appartenance à une langue : « *Si j'avais à risquer, Dieu m'en garde, une seule définition de la déconstruction, brève, elliptique, économique comme un mot d'ordre, je dirais sans phrase : "plus d'une langue" »*<sup>6</sup>.

L'amour en général passe par l'amour de la langue, qui n'est ni nationaliste ni conservateur, mais exige des preuves. On ne fait pas n'importe quoi avec la langue, elle nous préexiste, elle nous survit. Si l'on affecte la langue de quelque chose, il faut le faire de façon raffinée, en respectant dans l'irrespect sa loi secrète, dans une attitude de « fidélité infidèle ». Derrida précise à ce sujet :

---

2 – Jacques DERRIDA, *L'Écriture et la différence*, Minuit, Paris, 1967, p. 133.

3 – Jacques DERRIDA, *Éperons. Les styles de Nietzsche*, Flammarion, Paris, 1978, p. 96.

4 – *Ibid.*, p. 124.

5 – Leyla DAKHLI, « La francophonie en question ! » *Mosaïques*, Hors-série 010, 2018, p. 11.

6 – Jacques DERRIDA, *Mémoires pour Paul de Man*, Galilée, Paris, 1988, p. 38

« *Quand je violente la langue française, je le fais avec le respect raffiné de ce que je crois être une injonction de cette langue, dans sa vie, dans son évolution. [...] je n'ai qu'une langue, et, en même temps, de façon singulière et exemplaire, cette langue ne m'appartient pas [...] Une histoire singulière a exacerbé chez moi cette loi universelle : une langue, ça n'appartient pas*<sup>7</sup> ».

Dans la logique de cette citation, la francophonie, c'est « plus d'une langue » ou rien d'autre. Ce mal d'appartenance et d'identification affecte les écrits de Derrida<sup>8</sup>. La déconstruction rompt avec toute référence afin de donner libre champ à toutes sortes d'interprétations, loin des canons du Centre. Elle ouvre une pluralité interprétative des textes et permet de faire l'expérience d'un Autre hors de soi : « *ce n'est pas contre elle mais au-delà d'elle que nous cherchons à ré-inventer l'invention même, une autre invention ou plutôt une invention de l'autre qui viendrait, à travers l'économie du même, voir en la mimant ou en la répétant (...) donner lieu, laisser venir l'autre* »<sup>9</sup>. Embarqué par la différance, le même est sujet à l'ouverture. La logique du sens marquée par la « différance » est le devenir, la dérive, la circulation universelle des signes.

Différer, ce n'est pas être identique, c'est perpétuellement déplacer, déjouer. La « différance » reste la source de toutes les différences. La stratégie de la déconstruction reste donc une pratique d'écriture qui opère et s'exerce toujours en marge et sur des textes ; il n'y a que des signes de signes. Elle est une posture contestataire de la pensée et de la philosophie occidentales en tant que métarécit. Derrida s'est attaché à déconstruire la métaphysique occidentale, à briser son logocentrisme et à mettre en avant la différance, c'est-à-dire l'autre de la langue. Cette différance est le résultat d'une contamination entre langue et idiome. La pensée de Derrida se voit donc « *traversée et structurée par le concept de pureté ou mieux peut-être par son opposé, le concept de contamination et de ces deux termes s'impliquant selon un rapport que l'on peut formuler de la manière suivante : la pureté est impossible parce que la contamination est nécessaire* »<sup>10</sup>. La contamination annule donc la pureté.

---

7 – Jacques DERRIDA, *Apprendre à vivre enfin*. Entretien avec Jean Birnbaum, Galilée/Le Monde, Paris, 2005, pp. 37-39.

8 – Geoffrey BENNINGTON, *Jacques Derrida*, Seuil, Paris, 1991, pp. 300-301

9 – *Ibid.*, p. 60.

10 – Silvano PETROSINO, *Jacques Derrida et la loi du possible*, Cerf, Paris, 1989, pp. 126-127.

On ne saurait par conséquent parler d'un français « de souche ». Khatibi peut donc affirmer : « *Quand j'écris, je le fais dans la langue de l'autre. Cette langue n'est pas une propriété* »<sup>11</sup>. Pour Derrida « *il en est toujours ainsi – et pour quiconque. La langue dite maternelle n'est jamais purement naturelle, ni propre ni habitable* » (Derrida, 1996 : 112).<sup>12</sup>

Pour résumer, il reprecise : on ne parle jamais qu'une seule langue (ou plutôt un seul idiome) ; on ne parle jamais une seule langue (il n'existe pas d'idiome pur)<sup>13</sup>.

La non-identité à soi de toute langue prouve qu'il n'existe « ni langue, ni idiome, ni dialecte »<sup>14</sup>. La langue dit toujours plus ce qu'elle voudrait dire, ce d'autant plus que la parole dit autre chose que ce qu'elle dit<sup>15</sup>. Dans ce sens, la langue française à partir de laquelle nous nous exprimons n'est donc jamais vraiment la nôtre. La langue de l'Autre qui nous est imposée révèle un caractère colonial : « *Toute culture est originellement coloniale... Toute culture s'institue par l'imposition unilatérale de pouvoir de quelque "politique" de la langue. La maîtrise, on le sait, commence par le pouvoir de nommer, d'imposer et de légitimer les appellations* »<sup>16</sup>. La culture française ne saurait donc être une propriété.

Faire de la langue une propriété naturelle, un bien propre, voire le bien le plus précieux, celui qui nous intègre naturellement dans une communauté, qui nous dit où nous sommes et qui nous sommes, c'est donc oublier tout ce qui en elle relève de la Loi. Autant dire que Derrida rompt ici avec toute une tradition qui fait de la langue « maternelle », parce qu'elle est maternelle, la composante la plus naturelle, la plus irréductible de l'identité. La langue maternelle, ce n'est pas, pour reprendre l'une des métaphores les plus éculées, le sein qu'on a tété depuis l'enfance, c'est la loi que d'autres nous ont imposée<sup>17</sup>.

Il n'y a donc pas de propriété naturelle de la langue. Il faut du coup inventer une autre langue hors de la « pureté ». Le français ne doit plus être un signe d'appartenance. Derrida déconstruit toute logique d'identification et d'appartenance à une langue :

---

11 – Abdelkebir KHATIBI, *Essais*. La différence, Paris, 2008, p. 119.

12 – Jacques DERRIDA, *Le Monolinguisme de l'autre ou la prothèse*, Galilée, Paris, 1996, p. 21.

13 – *Ibid*, p. 23.

14 – *Ibid*, p. 123.

15 – Jacques DERRIDA, *Mémoires pour Paul de Man*, Galilée, Paris, 1988, p. 56.

16 – Jacques DERRIDA, *Le Monolinguisme de l'autre*, *op.cit.*, p. 68.

17 – Marc CRÉPON, « Ce qu'on demande aux langues. (Autour du Monolinguisme de l'autre) », *Raisons politiques*, n°2, mai-juillet 2001, p. 32.

« *Inventer une langue assez autre pour ne plus se laisser réapproprier dans les normes, le corps, la loi de la langue donnée – ni par la médiation de tous ces schèmes normatifs que sont les programmes d'une grammaire, d'un lexique, d'une sémantique, d'une rhétorique, de genres de discours ou de formes littéraires, de stéréotypes ou de clichés culturels* »<sup>18</sup>.

Derrida propose alors de déconstruire cette institution longtemps « intouchable » qu'est la francophonie, de sortir des normes qui l'animent.

## **La littérature-Monde et l'ouverture à l'acentrique francophone**

Le 34<sup>e</sup> Congrès du Conseil International d'Études Francophones qui s'est tenu à Gdansk en Pologne du 8 au 14 juin 2020 avait pour thème « Solidarités francophones ». Ce qui est ressorti de ce congrès, c'est une volonté de changement sémantique. Les participants ont conclu que, en lieu et place de la Francophonie, on devrait plutôt parler des francophonies. Il s'agit de sortir du centre francophone pour aller vers une diversité des francophonies.

Pour rappel, Derrida pense que le Centre se rapporte à une origine fixe. Non seulement il organise la structure, mais il limite aussi le jeu de cette structure<sup>19</sup>. Le centre est ce « *à partir duquel est pensée la structure* »<sup>20</sup>. Il donne un fondement à la cohérence du système. Pour Derrida, le centre peut être paradoxalement « dans la structure et hors de la structure »<sup>21</sup>. C'est ce qui le conduit à affirmer que « le centre n'est pas le centre »<sup>22</sup>. Une telle logique donne lieu à la diversité des francophonies. Il est question ici d'une rupture avec le nombrilisme du centre-France. La francophonie doit s'ouvrir et s'adapter à d'autres espaces géographiques : « *nous ne sommes pas le Collège d'une France recroquevillée* »<sup>23</sup> affirme Boucheron. Pour les participants au congrès, la survie de la francophonie aujourd'hui exige l'intégration totale des autres espaces géographiques. Yanick Lahens précise : « *faire advenir les mondes francophones exige de passer par des nouvelles narrations qui rendront plus audibles les savoirs, les cultures,*

---

18 – Jacques DERRIDA, *Le Monolinguisme de l'autre*, op. cit., p. 124.

19 – Jacques DERRIDA, *L'Écriture et la différence*, Minuit, Paris, 1967, p. 409.

20 – *Idem*.

21 – *Ibid*, p. 10.

22 – *Idem*.

23 – Patrick BOUCHERON (dir), *Migrations, réfugiés, exil*, Collège de France/Odile Jacob, Paris, 2017, p. 8.

*les altérités qui les constituent* »<sup>24</sup>. La France doit donc reconsidérer ses relations avec les autres pays-membres de cette institution.

Tel est l'avis du manifeste signé par quarante-quatre auteurset écrivains de langue française. Publié le 16 mars 2007 dans le quotidien *Le Monde*, ses auteurs militent *Pour une littérature-monde*. Il s'agit pour eux de faire valoir leur aspiration à une nouvelle perception de leurs écrits. C'est la raison pour laquelle ils revendiquent d'être perçus, non pour leur altérité, mais pour la qualité de leurs œuvres littéraires. D'autant que l'intégralité des prix littéraires d'automne avait été, en 2006, attribuée à des auteurs d'outre France.

Il s'agit ici d'une véritable révolution copernicienne, parce qu'elle révèle ce que le milieu littéraire savait déjà sans l'admettre : le centre, ce point depuis lequel était supposée rayonner une littérature franco-française, n'est plus le centre. Le centre avait eu cette capacité d'absorption qui contraignait les auteurs venus d'ailleurs à se dépouiller de leurs bagages avant de se fondre dans le creuset de la langue et de son histoire nationale : le centre, nous disent les prix d'automne, est désormais partout, aux quatre coins du monde. La francophonie identitaire cède ainsi la place à une « littérature-monde » en français.<sup>25</sup>

Ainsi, le manifeste se présente comme une critique acerbe de la vision traditionnelle de la francophonie. Il s'agit d'un acte de décès et une fin de légitimation du centre comme repère : « *soyons clairs : l'émergence d'une littérature-monde en langue française consciemment affirmée, ouverte sur le monde, transnationale, signe l'acte de décès de la francophonie : personne ne parle le francophone, ni n'écrit en francophone. La francophonie est de la lumière d'étoile morte*<sup>26</sup> ». La littérature-Monde va à l'encontre de la primauté du centre-France, elle se présente comme « *multiple, diverse, colorée, multipolaire et non pas uniforme* »<sup>27</sup>. Elle a pour ambition de dessiner une « *carte d'un monde polyphonique, sans plus de centre* »<sup>28</sup>. Cette évolution exprime une volonté de déhiérarchiser le normatif imposé par la métropole. Le français n'appartient pas ainsi au centre-France. La langue avait fait

---

24 – Yanick LAHENS, *Littérature haïtienne : urgence(s) d'écrire, rêve(s) d'habiter*, Collège de France/Fayart, Paris, 2019, p. 12.

25 – *Le Monde*, 16 mars 2007.

26 – *Le Monde*, 16 mars 2007.

27 – Michel LE BRIS, Jean ROUAUD, 2007, *Pour une littérature-monde*, Gallimard, Paris, 2007, pp. 41-42.

28 – *Idem*.

souche sur les cinq continents. Aujourd'hui elle a coupé le cordon ombilical avec la source mère<sup>29</sup>.

## Leïla Sebbar et la subversion du français-Centre

Tout comme Derrida, Sebbar évoque les discriminations que lui ont valu sa langue maternelle. Elle n'a pas appris l'histoire de son pays d'origine qu'est l'Algérie. Ce déficit de narration fait d'elle un être aliéné. Elle revient à ce sujet sur son enfance et sa relation avec son père. Examinons ce qu'elle dit de son père : « *Dans sa langue, il aurait dit ce qu'il ne dit pas dans la langue étrangère, il aurait parlé à ses enfants de ce qu'il était* »<sup>30</sup>. La narratrice révèle que son père avait perdu son identité. Il ne parlait jamais arabe à ses enfants. On retrouve l'arabe dans quelques expressions :

1. [...] le cri unanime du djihad, la guerre sainte, *Allah Ouakbar*<sup>31</sup>
2. [...] les mots de la chanson de l'hymne national : *kassamane*... Nous jurons...<sup>32</sup>
3. [...] Fatima prenait la *safouta*, une pièce de tissu à rayures colorées qu'elle posait sur sa tête<sup>33</sup>.

Avec cette rareté du lexique arabe dans son texte, l'écrivaine révèle la logique assimilationniste qu'elle a subie. C'est la raison pour laquelle elle déplore son assignation à une culture qui la dépersonnalise. Dans ce contexte, le récit tragique de Leïla Sebbar dénonce l'impérialisme français. Elle propose aux Algériens de renouer avec leur passé et de rompre avec l'hégémonie de la langue française. Pour effacer cette aliénation linguistique, les Algériens ont rebaptisé leurs villes, l'objectif étant de montrer leur indépendance à l'égard de la France<sup>34</sup>.

---

29 – Jean ROUAUD, « Mort d'une certaine idée », Pour une littérature – monde, Gallimard, Paris, 2007, p. 21.

30 – Leïla SEBBAR, *Je ne parle pas la langue de mon père*, Julliard, Paris, 2007, pp. 20-21.

31 – *Ibid*, p. 16.

32 – *Idem*.

33 – *Ibid*, p. 56.

34 – Jean-Marie. YOMBO, « La Déconstruction du discours colonial dans *Adieu ma mère, adieu mon cœur* de Jules Roy et *je ne parle pas la langue de mon père* de Leïla Sebbar », *Francophonies nomades. Déterritorialisation, reterritorialisation et enracinement*, L'Harmattan, Paris, 2021, p. 149.

Ce retour à l'identité arabe ne veut pas dire une reconversion à la pureté originelle. Le retour à la langue maternelle ne saurait signifier un abandon de sa nouvelle identité. La narratrice vivant en France déplore que, même si elle rentrait en Algérie, elle ne saurait lire et retenir les rues rebaptisées en Arabe : « *Je marcherai en aveugle ne sachant lire le sens des lettres arabes que ne redouble pas la langue coloniale, effacée par la volonté officielle* »<sup>35</sup>.

Elle analyse les enjeux de sa dépossession identitaire due à l'exil linguistique. La posture de l'auteur de *Je ne parle pas la langue de mon père* est critique à l'égard de l'impérialisme et de la francisation émanant du centre. Elle vit un état de déchirement identitaire qui oppose deux langues. Sebbar est née dans l'Algérie coloniale de 1941, d'un père arabe et d'une mère française. Elle a vécu une violence dans sa double filiation, puisqu'elle a grandi dans l'occultation de la langue arabe de son père, idiome banni du foyer : « *C'est dans le conflit que j'ai appris que mon père est arabe. Ainsi, ce nom pas français, le mien, celui de mon père, algérien, est un nom arabe* »<sup>36</sup>. C'est « *mon nom de naissance, le nom de plume d'un écrivain né français dans l'Algérie coloniale, de mère française, le père n'est pas algérien, la nationalité algérienne n'existe pas encore, il est "sujet français"* »<sup>37</sup>.

Par conséquent, « *il ne peut transmettre aucune nationalité à ses enfants, sinon celle de sujet français, Pas de décret avant 1958 qui donne la citoyenneté française, à la naissance, aux musulmans d'Algérie* »<sup>38</sup>. Elle ne prend acte de sa double identité qu'à l'âge adulte, alors qu'elle réside en France. Son aliénation relève de l'acculturation de son père. Sebbar évolue dans un cadre d'amnésie identitaire durant de nombreuses années ; son « histoire du roman familial » s'avère au fond « sans mémoire ». Son prénom de résonance arabe est le seul élément qui a pu résister à l'assimilation.

Le cas de Sebbar rappelle la situation vécue par Derrida lui-même. Juif algérien, il n'a appris et n'a parlé qu'une seule langue, le français, la « langue de la culture officielle »<sup>39</sup>, qui fut imposée au détriment de l'arabe, du berbère et de l'hébreu. Cette situation a été vécue par lui comme « trouble de l'identité »<sup>40</sup>. C'est ce qui l'amène à affirmer : « *[j]e n'ai qu'une langue et*

---

35 – *Idem*.

36 – Leïla SEBBAR, « Le prénom sans le nom », *Je est un autre. Pour une identité-monde*, Gallimard, Paris, 2010, p. 103.

37 – *Idem*.

38 – *Idem*.

39 – Jacques DERRIDA, *Le monolinguisme de l'autre, ou la prothèse d'origine*, op.cit., p. 91.

40 – *Ibid*, p. 32.

*ce n'est pas la mienne, ma langue "propre" m'est une langue inassimilable. Ma langue, la seule que je m'entende parler et m'entende à parler; c'est la langue de l'autre »<sup>41</sup>.*

Pour revenir à Sebbar, elle introduit ce métissage dans son roman, des fragments d'un « français basilectal où le substrat linguistique arabe interfère ». Elle cite la chanson que les sœurs de son père chantaient :

*« Jema la galeta savavou couman ?  
Ya di boure doudan.  
(J'aime la galette, savez-vous comment ?  
Avec du beurre dedans) »<sup>42</sup>*

En se référant à la traduction, on contacte que les sœurs de son père altèrent les mots français par l'adjonction ou la suppression de certains phonèmes<sup>43</sup>. À travers ce fragment, on peut aussi déceler la volonté de Sebbar de dénaturer la langue coloniale et de s'insurger contre l'idée d'une francophonie glottophage.<sup>44</sup> L'écrivaine nous rappelle qu'elle n'a rien appris du roman national algérien à cause de son père, qui ne parlait que le français à ses enfants<sup>45</sup>. Mais quoiqu'elle plaide pour un nomadisme et une déterritorialisation, Sebbar pense aussi que le divers doit s'enraciner culturellement. Elle plaide en faveur d'une identité a-centrique qui ne se réalise que lorsque le sujet sort de soi pour rencontrer les autres, avec ce qu'il a de singulier.

## Conclusion

La déconstruction de la francophonie « classique » confère à cette institution une nouvelle donne. Pour les déconstructivistes, la francophonie doit s'inscrire aujourd'hui dans un monde de la mobilité et de la déterritorialisation. Cette appartenance plurielle est le vœu d'un auteur tel que Jacques Derrida. Pour lui, le sujet francophone se donne dans la multiplicité linguistique et non dans un principe identitaire construit autour de l'Un. D'ailleurs il se présente lui-même comme « juif franco-maghrébin ». Cette addition exprime une

---

41 – *Ibid.*, p. 47.

42 – Leïla SEBBAR, *Je ne parle pas la langue de mon père*, Julliard, Paris, 2007, p. 109.

43 – Jean-Marie YOMBO, « La Déconstruction du discours colonial dans *Adieu ma mère, adieu mon cœur* de Jules Roy et *je ne parle pas la langue de mon père* de Leïla Sebbar », *op. cit.*, p. 148.

44 – *Idem.*

45 – *Idem.*

rupture avec la politique nationaliste d'appartenance à une langue. La déconstruction qui accompagne cette pluralité linguistique pose comme injonction l'éclatement de l'Un.

Cette posture ouvre la voie à l'altérité véritable. Il faut donc accueillir l'autre dans sa langue, tenir compte de son idiome. La langue, « *ça n'appartient pas* »<sup>46</sup>, comme le rappellent aussi les auteurs du manifeste *Pour une littérature-monde*, qui revendiquent, comme nous l'avons vu, « *une approche multiple, diverse, colorée, multipolaire de la francophonie* ».

---

46 – Jacques DERRIDA, *Apprendre à vivre enfin*. Entretien avec Jean Birnbaum, Galilée/Le Monde, 2005, p. 39.

## Bibliographie

- BENNINGTON, Geoffrey, *Jacques Derrida*, Seuil, Paris, 1991, 373p.
- BOUCHERON, Patrick, *Migrations, réfugiés, exil*, Collège de France/Odile Jacob, Paris, 2017, 408p.
- CRÉPON, Marc, « Ce qu'on demande aux langues (autour du Monolinguisme de l'autre) », *Raisons politiques* n° 2, mai-juillet 2001, pp. 27-40.
- DAKHLI, Leyla, « La francophonie en question ! » *Mosaïques*, hors-série 010, 2018, pp. 1-16.
- DERRIDA, Jacques, *Le Monolinguisme de l'autre ou la prothèse d'origine*, Galilée, Paris, 1996, 144p.
- DERRIDA, Jacques, *De la grammatologie*, Minuit, Paris, 1967, 445p.
- DERRIDA, Jacques, *L'Écriture et la différence*, Minuit, Paris, 1967, 436p.
- DERRIDA, Jacques, *Éperons. Les styles de Nietzsche*, Flammarion, Paris, 1978, 128p.
- DERRIDA, Jacques, *Psyché. Invention de l'autre*, Galilée, Paris, 1987, 656p.
- DERRIDA, Jacques, *Mémoires pour Paul de Man*, Galilée, Paris, 1988, 256p.
- DERRIDA, Jacques, *Apprendre à vivre enfin. Entretien avec Jean Birnbaum*, Galilée/Le Monde, Paris, 2005, 38p.
- KHATIBI, Abdelkebir, *Essais. La différence*, Paris, 2008, 346p.
- LAHENS, Yanick, *Littérature haïtienne : urgence(s) d'écrire, rêve(s) d'habiter*, Collège de France/Fayart, Paris, 2019, 69p.
- LE BRIS, Michel, ROUAUD, Jean, *Pour une littérature-monde*, Gallimard, Paris, 2007, 342p.
- Le Monde*, 16 mars 2007.
- MABANCKOU, Alain, « Le chant de l'oiseau migrateur », *Pour une littérature-monde*, Gallimard, Paris, 2007, pp. 56-66.
- PETROSINO, Silvano, *Jacques Derrida et la loi du possible*, Cerf, Paris, 1989, 240p.
- ROUAUD, Jean, « Mort d'une certaine idée », *Pour une littérature – monde*, Gallimard, Paris, 2007, pp. 7-22.
- SEBBAR, Leïla, *Je ne parle pas la langue de mon père*, Julliard, Paris, 2007, 132p.

SEBBAR, Leïla, « Le prénom sans le nom », *Je est un autre. Pour une identité-monde*, Gallimard, Paris, 2010, 107p.

YOMBO, Jean-Marie, « La Déconstruction du discours colonial dans *Adieu ma mère, adieu mon cœur* de Jules Roy et *je ne parle pas la langue de mon père* de Leïla Sebbar », *Francophonies nomades. Déterritorialisation, reterritorialisation et enracinement*, L'Harmattan, Paris, 2021, pp. 141-153.